

Carlo Michelstaedter, *Appendices critiques à « La persuasion et la rhétorique »*, Éclat, 1994.

Marie-José Minassian

Volume 6, numéro 1, automne 1995

Annie Leclerc, philosophe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801001ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801001ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Minassian, M.-J. (1995). Compte rendu de [Carlo Michelstaedter, *Appendices critiques à « La persuasion et la rhétorique »*, Éclat, 1994.] *Horizons philosophiques*, 6(1), 137–139. <https://doi.org/10.7202/801001ar>

Carlo Michelstaedter

Appendices critiques à «La persuasion et la rhétorique», Éclat, 1994

Les Éditions de l'Éclat poursuivent ce bel et utile travail de nous rendre accessible l'œuvre de Carlo Michelstaedter*, tandis qu'en Italie on tente d'achever une nouvelle édition des œuvres complètes. Lisant le troisième volume dernièrement paru, consacré aux *Appendices critiques à «La Persuasion et la Rhétorique»,* on ne peut s'empêcher d'associer au philosophe, dessinateur et caricaturiste de talent, qui se suicide à 23 ans en 1910, le sculpteur Henri Gaudier-Brzeska emporté par un obus au même âge en 1914.

Si l'on pense que la mort précoce ajoute quelque sens à l'œuvre d'un écrivain, on manque à l'homme, comme le dit Renato Serra dans *l'Esame di coscienza di un letterato* (1915) à propos de Charles Péguy. Cela peut s'entendre. Mais à relire l'*Élique à Nicomaque*, et malgré les traits que décoche Michelstaedter au «misérable élève» de Platon, on peut aussi se persuader du contraire et voir dans le statut de *météore*, qu'une fin prématurée confère à un créateur, sa puissance et sa force : traverser l'univers en y laissant la trace éblouissante d'une incandescence, celle d'une pensée ou d'une œuvre d'art, c'est saisir, dans l'inachèvement même, l'unité du *telos*. L'inachèvement devient une paradoxale clôture qui ne provient ni d'une intention ni d'un legs à la postérité, mais d'une déflagration instantanée que l'on sait *a posteriori* précieuse et plus encore lorsqu'on en considère l'imtempérité. L'un comme l'autre étonnants témoins d'un temps à venir, Gaudier-Brzeska et Michelstaedter évitent par la mort ce que soupçonnait le premier et ce qui inquiétait tant le second, l'existence perpétuellement «différée», la «vie déficiente».

Le lecteur de *La persuasion et la rhétorique* se doute déjà de la façon dont il faut lire ces *Appendices* : non pas comme une addition à la thèse qu'ils viendraient compléter ou dont ils amenderaient l'exercice académique, mais comme ce qui, *faisant poids*, attire davantage l'œuvre vers son sens initial : il faut *dire*, et non pas *dire que l'on dit*. Dans les troisième et quatrième appendices, Michelstaedter insiste sur cette maladie de la langue (autrement dit la rhétorique) qui consiste à faire, de principes de classification, des principes de falsification de la vie : «ils ne vivent pas de ce qu'ils disent, mais disent ceci ou cela pour vivre» (p. 154). Et c'est ainsi que «celui qui ne conclut pas dit «en conclusion»; le superficiel dit «au fond»; l'empiriste dit «en substance» (p. 145). Ne reconnaît-on pas là notre perverse loquacité, la façon

* Sont actuellement disponibles aux Éditions de l'Éclat *La persuasion et la rhétorique*, édition établie par Sergio Campailla, texte traduit de l'italien par Marilène Raiola (1989), *Epistolaire*, traduit de l'italien par Gilles A. Tiberghien (1990).

contemporaine de notre vaine logorrhée, présente dans tout discours de maîtrise apparente?

L'intempestivité de Michelstaedter nous heurte de plein fouet, car la maladie du temps, et de la philosophie sans doute, décrite par Michelstaedter, est celle-là même dont nous souffrons avec tant de complaisance et dont Nietzsche, en 1870 déjà, connaissait les effets; si l'on sait bien la situation de Michelstaedter dans la postérité de Schopenhauer, on connaît un peu moins bien sa relation à Nietzsche, mais il est certain qu'il en fréquentait les œuvres, au moins par l'intermédiaire de son ami, le philosophe Enrico Mreule auquel l'unissait, entre autres, une admiration commune pour les Présocratiques. Ainsi, le *modèle classique* (chez Michelstaedter, essentiellement la langue et le monde grecs), le *dressage* dans la langue, dont Nietzsche se fait l'avocat dans les Conférences *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, semblent incessamment invoqués par le jeune philosophe dans ses écrits : car c'est dans la langue que l'on agit convenablement, non pas celle de la rhétorique, vocifération variée et continue des «chercheurs de vérité» (p. 227), mais la langue «acte vital» (p. 238), par quoi est transcendée l'illusion individuelle.

Il m'apparaît que cette langue, réalisée selon Michelstaedter par Parménide, Héraclite ou Beethoven, ne serait qu'approchée, rêvée par le jeune philosophe. Pourtant ses écrits, sa joyeuse vitupération contre «la communauté des malfaisants» dont Aristote est le grand maître en tant que vulgarisateur de la véritable philosophie, témoigne de son originalité, au sens où il veut libérer pour les activer les origines de la pensée. D'un point de vue formel, son écriture ne repose pas sur un code unique qui en briserait l'élan : là où le grec dit mieux, là où le latin poursuit mieux l'idée, ou encore l'allemand ou le français, Michelstaedter n'hésite pas à puiser aux langues qui lui sont accessibles et à les mêler au tissu de son italien maternel. Il n'hésite pas non plus à passer d'un registre à l'autre, à créer des fables, à se mettre en scène, à s'étonner violemment, comme le faisait Nietzsche, devant les erreurs de la pensée. Il est philosophe *en vie*, et non pas philosophe en acte, si cet acte n'est que dire sur le dit. Comme l'écrit avec tant d'à-propos Patricia Farazzi (dans *Kaddish pour Carlo Michelstaedter*, Patio, 10), il est philosophe «à coup sûr», ce coup mortel dont il va mourir.

Ainsi, sa langue à lui, homme des marges de l'empire austrohongrois (il naît en 1887 dans une famille juive italienne d'origine allemande à Gorizia, ce «petit trou malpropre» comme Freud le décrit à Fliess en 1898), est-elle une véritable langue des bords, une langue qui sonne et *raisonne* de tous les échos des autres langues, des autres mondes, afin que naisse la *persuasion*. Loin de la langue objective, technique, qui rassure mais

ne dit rien, Michelstaedter fait surgir sa pensée d'un creuset subtil où elle s'élabore contre la convention suffisante : «Tous les mots seront des termes techniques lorsque l'obscurité sera voilée pour tous de la même façon, les hommes étant tous dressés de la même façon» (*La persuasion...*, p. 161). Ce *dressage* est le fait d'Aristote, dont les «mots demeurent toujours pour lui, puisqu'ils ont assumé chacun pour soi une personne, un «ceci» fini qui n'a plus la nécessité ni la possibilité d'être signifié davantage» (p. 146). Il est le grand responsable de la catastrophe originelle qui fait basculer le langage dans une «rhétorique de préconceptions et de préjugés». La cristallisation, le mot «figé» dont parle Michelstaedter, poursuivent les leçons de Nietzsche et son grand rire face à «la chose en soi» ou à la «conscience de soi» qui emprisonnent choses et hommes.

Cette œuvre est une grande méditation sur les rapports du vivre et du langage, où le survivre est du côté de la rhétorique et le vivre du côté du langage de la persuasion. Là seulement ce qui est dit se donne en même temps qu'il se retire. Selon la parole magnifique d'Andrea Zanzotto, pour le poète, «le texte se rétracte en lui-même comme un hérisson dans une autonomie insaisissable qui est toutefois la condition même de l'espèce de «hiérophanie privée»» qu'il réserve à chaque approche. Le philosophe Carlo Michelstaedter refuse de se heurter à l'impossibilité d'une telle réalisation pour la philosophie. Il nous fait savoir, à nous philosophes, que nous ne sommes plus que des survivants : ne pourrait-on engager le peu de vie qu'il nous reste à redécouvrir la langue de la vie même?

Marie-José Minassian
Paris